

## Écologie de l'appartenance

*La différence*, de Michel Wieviorka , Belland, 201 p.

Jocelyn Maclure

---

Numéro 182, janvier–février 2002

Les auteurs de la cité : identité et urbanité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Maclure, J. (2002). Écologie de l'appartenance / *La différence*, de Michel Wieviorka , Belland, 201 p. *Spirale*, (182), 24–25.



# ÉCOLOGIE DE L'APPARTENANCE

LA DIFFÉRENCE de Michel Wieviorka  
Balland, 201 p.

LE SOI et l'autre entretiennent une relation trouble, paradoxale. Le concept même d'identité appelle celui de la différence. L'identité, comme narration de soi s'enracinant dans les ressources du monde vécu, marque une singularité, donc une différence. Cette différence fut, traditionnellement, construite et érigée en altérité radicale. Il y aurait, selon cette façon de voir, pure opacité ou incommensurabilité entre les identités. C'est ainsi, par exemple, que les cultures, vues comme des enclaves, seraient lovées dans des jeux de langage aux frontières hermétiques. La possibilité même d'une médiation interculturelle se serait étioyée avec la dissolution des métalangages ou des formes d'autorité (religieuses ou laïques) dont la validité universelle fut remise en doute. Emprunter ce sentier interprétatif mène à l'affirmation d'un relativisme qui s'épuise, dans le meilleur des cas, à une conception ghettoïsante des cultures qui occulte les processus d'emprunt, d'échange et de traduction caractérisant la production des identités culturelles ou encore, de façon plus maligne, conduit à la « démonisation » du différent, dans la stabilisation du soi par l'opposition à un autre mystérieux et menaçant. On reconnaît d'emblée ici le processus d'orientalisation décrit, documenté et sans cesse critiqué par Edward Saïd. On sait aussi, notamment grâce aux travaux de Tzvetan Todorov et de James Tully, que la pensée et la pratique impériales se sont alimentées à même cette conception hermétique des cultures.

Cette conception est aujourd'hui largement discréditée. Elle réapparaît bien sûr épisodiquement dans certains discours politiques — la réification de l'autre demeure un procédé rhétorique et politique efficace et mobilisateur —, mais sa validité est sans cesse contredite par l'action des individus et des groupes à qui l'on agrafe des identités. L'identité, nous dit Jacques Derrida, n'existe que dans « la différence (d') avec soi ». La différence est à la fois intrinsèque et extrinsèque à l'identité. Cette imbrication du soi et de l'autre n'a jamais été aussi patente que dans un contexte — la mondialisation — où les individus, les populations, les problèmes, les solutions, les imaginaires et, évidemment, le capital, traversent, transgressent ou ignorent les frontières nationales. Les grands centres urbains (les *global cities*) sont devenus les lieux par excellence de cette permutation constante des frontières du soi et de l'autre. Contrairement à ce que d'autres nous donnent à penser, l'idée n'est toutefois pas, il me semble, de normaliser ou d'« ontologiser »

le métissage et le nomadisme identitaire, mais plutôt de souligner comment les différences culturelles, ethniques, religieuses, générationnelles, de classes, de « style de vie » et de vision du monde créent du dépaysement et de la désorientation, à différents degrés, même « chez soi ».

Les recherches en philosophie politique et en sciences sociales sur la différence doivent donc s'aligner sur ce nouveau paradigme. La différence culturelle, nous dit Michel Wieviorka, « n'est plus aujourd'hui l'apanage de mondes plus ou moins lointains, exotiques, étranges ». Si, poursuit Wieviorka, la question de la différence est devenue proprement sociologique, et non plus seulement anthropologique ou ethnologique, « c'est parce qu'il n'est plus possible de se cantonner aux images lévi-straussiennes d'univers au sein desquels les groupes et les identités sont donnés comme séparés. Il n'est pas davantage tenable d'affirmer que le propre des cultures est de ne pas pouvoir se croiser, voire se mêler. Nous le voyons bien aujourd'hui, le grand défi consiste plutôt à assurer la communication interculturelle et à vivre dans le brassage de cultures où chacune est toujours susceptible d'altération, voire de dissolution ».

## Les avatars du vivre-ensemble

Cette conception dynamique des processus de construction identitaire soulève une gamme de questions sur lesquelles planchent des intellectuels de toutes les disciplines des sciences humaines et sociales. Comment penser le vivre-ensemble et l'intégration sociale si une trace d'altérité persiste toujours au cœur de l'identité? Qu'advient-il de l'agir collectif si chaque énonciation d'un « nous » est toujours susceptible d'être problématisée, voire déconstruite? Une politique de l'identité et de la reconnaissance est-elle condamnée à se heurter au récif de l'essentialisme? Quels sont les points de contact et les apories entre une politique de la redistribution et une politique de l'identité? Les « démocraties libérales » sont-elles outillées pour faire face au défi du pluralisme et de l'interculturalisme? Comment, comme le demande Wieviorka, penser et assurer la communication interculturelle? Quels sont les différents visages de la discrimination dans les sociétés multiculturelles et multinationales contemporaines? Comment résister à cette discrimination multiforme? Quelles sont les conditions de l'appartenance en contexte de modernité avancée?

Ces questions, Wieviorka les survole, les frôle sans jamais vraiment s'y attarder en profondeur.

Le livre laisse le lecteur sur sa faim. Dommage, puisque Wieviorka a le mérite de lancer sa pensée sur tous les fronts : celui de l'histoire, celui des sciences empiriques et comparatives et celui de la philosophie politique. Ses nombreux travaux passés sur le racisme, la xénophobie, la violence, l'ethnicité et la fragmentation sociale exigeaient pourtant la rédaction d'un ouvrage de synthèse consacré au paradoxe de l'identité et de la différence et aux avatars du vivre-ensemble. Or, l'effort de théorisation de Wieviorka constitue bien davantage une introduction intéressante aux enjeux et aux débats reliés au thème de la différence qu'une analyse soutenue qui aurait pour effet de modifier les paramètres de la réflexion contemporaine sur ce même thème. Le livre n'est pas inintéressant — les considérations de Wieviorka sur les nouvelles formes de racisme, de xénophobie, d'exclusion, de marginalisation, de repli sur soi et d'intégrisme en contexte interculturel urbain sont utiles et son approche centrée sur le discours même des individus et des groupes est fort pertinente —, mais son impact demeure limité.

D'autres devront donc contribuer, en se fondant peut-être sur les travaux historico-comparatifs antérieurs de Wieviorka, à cette vaste écologie de l'appartenance à laquelle participent écrivains, littéraires, philosophes et autres chercheurs en sciences sociales et humaines. La pluralisation des pôles d'identification collective a rendu improbable l'épuisement de l'identité dans les seuls confins de la ville, de la nation, de l'espace-monde, mais aussi du genre, de l'identité sexuelle, de l'appartenance de classe ou de la communauté cybernétique. Les modes d'appartenance sont en mutation. Une écologie de l'appartenance aux accents phénoménologiques devra décrire et thématiser les possibilités de conflits ou de tensions entre ces différents lieux et hors-lieux identitaires. L'expérience de l'appartenance persiste malgré l'effritement des conceptions organiques de la communauté. Cette expérience se conjugue, plutôt que s'oppose de façon catégorielle, à l'arrachement ou à l'exil. Le Québec — société multiculturelle, multinationale et métissée insérée simultanément au sein d'un ensemble fédéré, d'un espace économique continental et d'un système-monde au caractère toujours changeant —, avec ses blocages et ses réussites, se veut un lieu tout désigné pour pousser plus loin cette nécessaire écologie de l'appartenance en contexte de modernité avancée.

JOCÉLYN MACLURE

